

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Justice et Beaulieu

André-G. Bourassa

Number 10, April 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40279ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourassa, A.-G. (1978). *Justice et Beaulieu*. *Lettres québécoises*, (10), 12–15.

Justice et Beaulieu

Justice à Beaulieu

Il arrive souvent qu'on détermine la période des recherches formelles en poésie québécoise par référence à *La Barre du jour*. Et qui dit *La Barre du jour* dit Nicole Brossard puisqu'elle fut la plus constante des têtes dirigeantes de cette revue. La plus prolifique aussi.

La plus prolifique, vraiment ? Il ne faudrait pas faire trop bon marché de Michel Beaulieu qui publie dans *La Barre du jour* dès le premier numéro, revient au septième et se joint à l'équipe de direction en octobre 1966, pour le numéro 8. Outre les fondateurs et Beaulieu, la direction du numéro d'octobre 1966 comprend Yvan Mornard et Jacques Renaud, rapaillés dès le deuxième numéro de la revue (mai-juin 1965), Raoul Duguay et Luc Racine qui apparaissent comme collaborateurs des numéros 6 et 7 (janvier-février, été 1966). Ces nouveaux venus, qui gravitent autour des éditions Estérel, amènent *La Barre du jour* à se poser des questions qui n'étaient pas au programme lors de sa fondation en 1965. On lisait alors :

La Barre du jour ne défendra aucune idéologie politique, mais elle ne pourra qu'acquiescer à tous les textes de valeur littéraire qui lui seront soumis, bien qu'ils fussent empreints de caractère politique [. . .].

Les pages de notre revue seront ouvertes à toute collaboration littéraire. Le risque fragile de paraître hétéroclite sera compensé par la richesse qu'apporteront ces multiples collaborations.¹

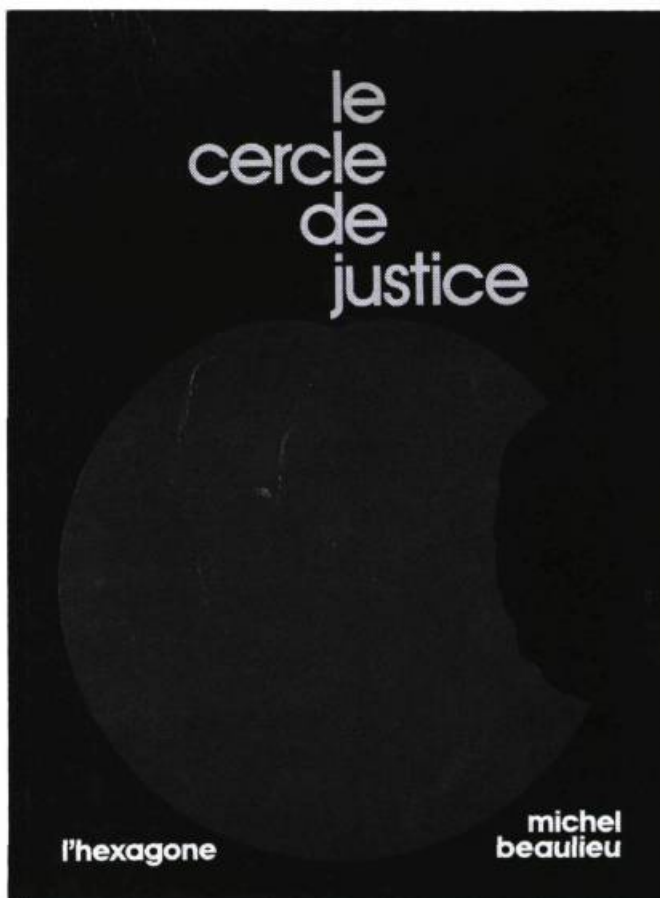
C'était déjà un projet d'envergure, pour quatre jeunes étudiants de l'Université de Montréal sans expérience de l'édition, que d'affirmer qu'une revue littéraire à contenu strictement québécois était possible, quoi qu'en ait pensé — et douté — avant eux les directeurs de *Liberté*. Téméraire aussi, de la part de Roger Soublière, d'affirmer en plein colloque universitaire sur les périodiques au Québec que la littérature française était une littérature étrangère.

Mais, pour les recrues d'octobre 1966, ce n'était pas assez. Ils fondent, en janvier 1967, la revue *Quoi*, qui ne vise rien moins que d'être notre *Tel quel*. L'éditeur ? Estérel, c'est-à-dire Michel Beaulieu qui vient tout juste de publier *Le Pain quotidien* (1965), *Apatrié* et *Mère* (1966) en plus d'éditer *Mordre en sa chair* de Brossard, *Les Dormeurs* de Luc Racine et *Ruts* de Duguay (1966). Beaulieu crée même une collection « *Quoi* » où l'on trouve, en 1967, *L'Echo bouge beau* de

Brossard, *or le cycle du sang dure donc* de Duguay et les *Érosions* de Beaulieu. Et il ne faut pas oublier que Beaulieu et Brossard sont deux des trois poètes qui ont publié *Trois* à l'AGEUM en 1965.

C'est Michel Beaulieu qui écrit la présentation du premier numéro de *Quoi*. Il nous apprend qu'elle « sondera tous les genres artistiques », ce qui est déjà une première distance avec *La Barre du jour* qui est strictement littéraire. Mais on apprend bien vite aussi que Marcelin Pleynet, Jean Ricardou et Philippe Sollers de *Tel quel* ont fait chez nous des petits. Même Merleau-Ponty :

Dans ce milieu où certains déterminismes agissent sur l'homme comme l'avoine sur le cheval, nous refusons de prêter le col au joug. Et pourtant oui. Mais à un joug librement consenti qui ne risque en rien d'entraver notre liberté de mouvement[. . .].



Nous cherchons partout ceux qui veulent découvrir de nouvelles voies [...] .

La politique nous intéresse, mais nous sommes d'abord des écrivains. Et nous ne croyons pas que l'écriture doive s'asservir à la politique. L'écriture est donc pour nous un geste sans signification autre qu'en lui-même. Pas de rhétorique ; pas de thèse à défendre ; que l'écriture. Et l'invention. Le signifié suit sans contredit le fait que la pensée et l'expression se constituent simultanément (cf. : Merleau-Ponty, in Signes).

Nous avertissons la critique : elle se fourvoiera dès qu'elle considérera l'écriture en dehors de sa structuration formelle, de son invention.²

Hélas, cette revue, trop belle pour l'époque, n'a pas dépassé le numéro 2 (été 1967) et deux de ses collaborateurs, Raoul Duguay et Luc Racine, passent d'emblée à la direction de la revue *Parti pris* où leur nom était d'ailleurs apparu dès octobre 1966, moment de leur venue à *La Barre du jour*. La disparition de *Quoi* survient juste au moment où son effet se fait sentir,

résultat de plus d'un an de rencontres et de discussions, autour des éditions Estérel. Le résultat : Michel Beaulieu a transformé sa poésie en une poésie d'un style géométrique ; Raoul Duguay, n'ayant cessé de développer ses jeux linguistiques sur une même forme de rejets syllabiques, continue de dévoiler la musicalité inhérente aux mots ; et Luc Racine effectue, avec succès, le passage à une poésie plus sensible d'un langage elliptique.³

Le numéro suivant de la revue *Quoi*, qui devait porter sur la musique au Québec, sous la responsabilité de Duguay, ne paraîtra jamais — sauf peut-être sous la forme d'un dossier publié plus tard par Duguay aux Éditions du Jour (1971). Quant à Michel Beaulieu, il allait revenir à *La Barre du jour* pour y faire paraître des extraits de *Charmes de la fureur* (no 14, juin-juillet 1968) dont le texte entier allait être publié aux Éditions du Jour par Victor-Lévy Beaulieu. Un Beaulieu allait relayer l'autre dans l'édition d'avant-garde, relais d'autant plus intéressant que Michel fut le premier éditeur de Victor-Lévy (*Mémoires d'outre-tonneau*, 1968) ; *La Barre du jour* allait relever le défi « telquelien » de *Quoi*, trouvant peut-être même un sens nouveau au mot « barre » de son titre :

En 1967, nous avons choisi la « Barre » pour signifier qu'une nouvelle littérature commençait qui n'était pas la littérature canadienne-française. La Barre du jour entendait publier de jeunes auteurs et évacuer de nos textes le thème du pays.⁴

Il s'ensuit que le renouveau de la poésie est aujourd'hui associé à *La Barre du jour* et à Nicole Brossard comme le renouveau du roman aux Éditions du Jour et à Victor-Lévy Beaulieu. Mais gare aux simplifications qui font évacuer trop vite le nom de Michel Beaulieu qui, par exemple, ne figure nulle part dans le dossier que le *Magazine littéraire* vient de consacrer au Québec.



Justice de Beaulieu

Le Cercle de justice de Beaulieu et les recueils qui le précèdent ont-ils poursuivi la recherche annoncée dans *Quoi* ? Passons-les brièvement en revue pour en juger.

FM⁵ est d'une présentation impeccable qui rappelle les expériences artisanales d'Estérel. Sous ce rapport, le Noroît fait admirablement les choses (même si je suis peu impressionné par le dernier-né du Noroît, *Roses*, de Thisdel, 1978). *FM*, c'est une série d'images enfilées qui projettent, agrandies, la blessure sur une main tendue, la déchirure d'un amour, l'obsession suicidaire et l'idée de retour et de réconciliation : « la passion de te rejoindre me tenaille les épaules ». C'est aussi une autre série d'images qui permet de rattacher le poème au titre : communications à distance, lettres ou émissions qui annoncent un retour et une saisie des mains amoureuses. Rien d'un thème du pays. Tout d'une poésie destinée à ceux et celles qui sont équipé(e)s pour moduler les signaux venus sur ondes courtes.

Ces lettres d'amour, si abstraites qu'elles paraissent, sont à prendre comme des objets et à lire en leurs conséquences, sans nul recours à l'intention de l'auteur. Ici, l'amplification des ondes est laissée à la merci des techniciens et de leurs appareils de réception. Or, précisément, la communication comporte des risques de distorsions imputables au poste récepteur autant qu'à l'émetteur. Mais il y a des mots, des phrases dont la signification ne peut échapper tout à fait : à celle qui lit, le narrateur — quel qu'il soit — tend une main blessée et nous sommes témoins/complices de leur (ré-)union. Nous sommes auditeurs, sur chaîne FM, d'un drame amoureux où nous pouvons nous reconnaître, tant dans celui qui écrit que dans celle qui reçoit le message. Quant à savoir si l'auteur a vécu certaines des expériences décrites, c'est une affaire qui concerne les amateurs d'anecdotes.

Le Flying Dutchman⁶, pour moi, ne vaut guère mieux qu'un bon « gag » : une lettre d'alphabet par page, sauf les lettres KLM qui manquent (d'où le titre). On connaissait déjà l'histoire d'un premier ministre qui ferait réciter l'alphabet à son fils en l'obligeant à sauter par dessus les lettres PQ. C'est drôle une fois, mais « à jeter

après usage » comme le dit si bien un poème-objet d'Yrénée Bélanger⁷. Je porte beaucoup d'intérêt au poème-objet et il en existe de superbes au Québec et au Canada anglais⁸ qui sont une condamnation sévère de notre société de consommation. Mais que retenir de plus de celui-ci que ces quelques lignes de Claude Beausoleil, qui sont données en guise de préface :

*poésie concrète une poursuite lexicale est ouverte s'en-
voler le sens perdu [. . .] palper la forme le corps l'oeil
pour lire positivement en rapport avec une histoire vécue
[. . .] furieusement concret le texte prend le pied de la
lettre rush pour la réplique finale [. . .] la voix off de la
logique débarque de l'engin-préface ouf délire parcelle à
parcelle le support platine littéral comme critique d'une
débauche-jeu d'où l'hyper-sémantique s'absente.*

Beausoleil et Beaulieu font décidément tout pour contourner les commentaires et provoquer le lecteur avec des mots (le recueil n'est fait que d'un alphabet tronqué bien anodin à côté du tube de nouilles-alphabet d'Yrénée Bélanger et Guy Pressault⁹), qui n'offrent aucune prise au discours critique habituel.

Si le lecteur se tourne vers les *Anecdotes*¹⁰ il aura aussi des surprises. Quelles anecdotes ! Le titre pourrait annoncer un récit ne dépassant pas la petite histoire. Mais il n'en est rien. Le récit, si récit il y a, est bien dissimulé et a beau chercher qui cherche des anecdotes :

*entre les pages
petites terreurs
elles s'effilochent.*

Les amateurs de Michel Beaulieu retrouveront, bien estompées, des récurrences d'images, comme celle des os et du sang. Et les nouveaux lecteurs que le « délire parcelle à parcelle » évoqué ci-dessus n'aura pas repoussés retrouveront cette poétique de la dérive qui caractérise certains recueils de Beaulieu. Ce texte, par exemple :

*il suffit de rien d'une allusion peut-être
laissée sécher au fond des tasses qui émaille
le jour de quelques feuilles où l'on croit lire
l'avenir le lire le déchiffre le prévenir
avec cette prémonition qui tantôt défaille
et divague.*

M'est avis que Beaulieu marque son chemin de pierres blanches pour qu'on le retrace. Il tient sûrement à ce qu'on le déchiffre comme on lit dans les tasses de thé ou dans les lignes de la main, comme on fait l'analyse des rêves ou comme on scrute les traits du visage. Le critique n'est ni voyant ni chiromancien, mais il est à la recherche des signes et il lui arrive de scruter avec intérêt les lignes du texte,

*tentant de pénétrer
ces visages fermés
mais demain
que se passerait-il
demain ?*

Ces *Anecdotes* intriguent parce qu'elles sont fascinantes dans leur inaccessibilité, dans la richesse inconsciente que charrie à pleines pages ce que Beausoleil appelle « débauche-jeu ». C'est Beaulieu aujourd'hui étalé sous les yeux du lecteur-aruspice qui chercherait des indices de ce que sera demain.

L'Octobre suivi de *Dérives*¹¹, c'est d'abord un octobre entre Rimouski et Montréal ou entre Chicoutimi et Dorval ou entre Mistassini et Roberval : climat d'automne et temps de révoltes (les contestations, chez nous, dépassent rarement les premières neiges : nous avons quelque chose du *Château en Suède* de Sagan !). Trente et un poèmes pour trente et un jours (et un pour la « luck » comme nous disions enfants). Travail d'artisan identifié aux fragiles éclisses dans les yeux, travail d'artisane, aux tessons dans les cheveux de fileuse. Tout est feutre et laine, pommes de pin et maïs. Les mots de ce peuple silencieux, qui fait ses « brames » avant l'hiver comme le Tiffauges du *Roi des aulnes*, c'est le poète qui les prononce :

*un peuple va qui débusque ses songes
tu lui dis des mots sans importance
aucune sans lendemain peut-être bien
des mots tirés du fond de l'agonie
qu'il ramone et ramène en lui par la racine (p. 14).*

Les poèmes sont presque toujours à froid, avec « il » pour sujet, jusqu'à ce qu'éclate le « nous » (p. 19) et que s'amorce le dialogue non pas avec le peuple mais à propos du peuple :

*ce n'est pas pour toi ce poème je l'écris
mais pour ceux-là qui se replient sur eux-mêmes
l'automne venu (p. 32).*

Ce n'est pas poésie engagée au sens que la dénonçaient *La Barre du jour* et *Quoi*. C'est poésie puisant les mots qui nous disent en se laissant un peu aller au gré des automatismes : « n'est-il pas dit que tout dérive » (p. 35) ?

Dérives est bourré d'images maternelles (de laine, tissage, tricot, mailles, guenilles, cardage, tresse, tressure, aiguille, fuseau) qui, aboutissant à « ce non-lieu qui est le nôtre » (p. 63) et à « la douleur même du lieu » (p. 71), qui sont peut-être une profonde quête d'identité. Maurice Beaulieu, le père, avait déjà ouvert la voie :

*Quatre ou cinq de nos poètes ont commencé de se situer
dans un lieu vivant, dans un temps vivant, dans un espace
vivant, dans une histoire vivante ; ils disent merde au
passé ; merde aux autorités ; merde aux hiérarchies ;
merde aux « enquiquineurs » ; ILS ONT CHOISI LA
VIE.¹²*

Il y a, dans *Dérives*, un refus complet de l'intention dans une quête de conséquences que seules permettent les dérives :

le poème se replie
sur mille petits riens
mille petites choses lancées
sur l'afflux du quotidien
tissent la trame
du temps qu'il fait
cigarette
odeur de café
vêtement
le mot retourné
sans intention particulière (p. 47).

Le mot est-il ici vêtement ? Est-ce le poète ici qui se « revire sur la doublure » par la révélation des mots retournés à l'envers ? La pratique de la dérive verbale à partir non pas de Freud et de Marx mais de soi seul avec, pour tout voile, les fumées d'une cigarette et d'un café, telles sont les *Dérives*,

pour attenter au cercle qui nous enclôt
de sa trop précieuse déchirure (p. 57).

*Le Cercle de justice*¹³ est la dernière publication de Beaulieu (après *Indicatif présent* paru à l'Estérel en peu d'exemplaires et que je n'ai pu consulter). Il est dédié à Jean-Yves Collette, directeur de *La Barre du jour* durant les dernières années. Ce recueil, nous dit la notice, est un journal du 15 novembre. Michel Beaulieu aura, comme Paul-Marie Lapointe, vécu sa *Nuit du 15 au 26 novembre* (titre prémonitoire, s'il en fût !). Ce journal joue sur deux niveaux : niveau individuel et niveau collectif. Il y est question de « cette cage de peau/que chaque corps habite » (p. 13), corps qui prend toutes les dimensions d'une place conquise qui est à reprendre et est reprise :

nous l'avons avec les années
laissé prendre toute la place
et ne l'a-t-il pas si bien prise
qu'inexpugnable elle soit devenue
cet inexpugnable lieu du flou
même à ces moments de soi
où chacun croit qu'il y échappe
en expiant dans sa chair ce geste
qui s'amorce et tente de briser le cercle
où ses rêves l'enchassent (p. 18).

Le cercle est brisé, la pomme goûtée (cf. illustration de la page frontispice), la connaissance du bien et du mal acquise. Nous nous sommes faits justice. *Le Cercle de justice* serait-il, de par un certain côté politique (un poème à Trudeau (?), un à Lévesque, un à Landry) une régression par rapport aux positions de *Quoi ?* Je ne pense pas. Parce que la dédicace n'est pas le poème,

1. Collectif, « Présentation », *La Barre du jour*, vol. 1, no 1, jan.-fév. 1965, p. 2.
2. quoi/m.b., « le quoi de quoi », *Quoi*, vol. 1, no 1, jan.-fév. 1967, p. 1-2.
3. quoi/y.m., « Le Laboratoire », *Quoi*, vol. 1, no 2, print.-été 1967, p. 5.
4. Cité par Marc Kravetz, « Nicole Brossard : une revue, des livres, un journal », *Magazine littéraire*, no 134, mars 1978, p. 98.
5. Michel Beaulieu, *FM : lettres des saisons III*, Saint-Lambert, Éd. du Noroît, 1975 c. 63 p.
6. Id., *Le Flying Dutchman*, coll. « mium mium » no 9, Montréal, Ed. Cul Q, déc. 1976, s.p.
7. Yrénée Bélanger, André Launay et Guy M. Presseault, coll. « L'Objet », no 1, Ottawa, Les Éd. de l'Oeuf, 1976.
8. Cf. Mary Ellen Solt, *Concrete Poetry A World View*, Bloomington/London, Indiana University Press, 1968, p. 47 et 216.
9. Yrénée Bélanger et Guy M. Presseault, « des mêmes auteurs », Ottawa, les Éd. de l'oeuf, 1974.
10. Michel Beaulieu, *Anecdotes*, poèmes accompagnés de huit encres de Louise Thibault, Saint-Lambert, Éd. du Noroît, 1977, 64 p.
11. Id., *L'Octobre* suivi de *Dérives*, Montréal, L'Hexagone, 1977, 78 p.
12. Maurice Beaulieu, « La Poésie, la vie et nous », *La Revue socialiste*, no 4, été 1960, p. 30.
13. Michel Beaulieu, *Le Cercle de justice*, Montréal, L'Hexagone, 1977, 101 p.

MICHEL BEAULIEU

L'OCTOBRE

suivi de

DÉRIVES

L'HEXAGONE

même si elle en oriente la lecture. Parce que le poème reste passablement abstrait, exigeant, difficile à déchiffrer autrement que par recoupements et superpositions. Comme par exemple cette image centrale du cercle :

au cercle de justice les âmes réunies pour l'hallali
baignent dans l'orbe de leur propre cri
quelle est donc cette voix qui s'émeut
quand de chacun face à chacun les hurlements
se font clameur
et clameur déçuplée sur l'espace inamovible (p. 94).

L'espace inamovible, n'est-ce pas, dans le journal poétique du 15 novembre, le lieu par excellence que recherche le poète ? L'accès en paraît désormais possible.

C'est tout un territoire que Beaulieu investit dans et par le langage. Ses jeux formels, qui sont un peu jeux interdits, comme chez Brossard et Duguay, auront contribué à reconstruire notre imaginaire.

André-G. Bourassa